

NOTES

Vers d'un Sociologue ⁽¹⁾

L'Imaginaire (1620).

Au temps où déjà le jeune Galilée
 Déchirait son voile à la voûte étoilée,
 Un vieil astronome, étrange corps,
 Vivait, des premiers braquant le télescope,
 Et, bien que l'oubli maintenant l'enveloppe,
 Il eut un moment de gloire alors;

Car, à regarder longtemps les taches sombres
 Du soleil, à voir tourbillonner ces ombres,
 Ces noirs papillons capricieux,
 Crédule, à travers ses mauvaises lunettes
 Il avait rêvé que c'étaient des planètes
 Et dit : J'ai trouvé de nouveaux cieux !

Même il avait fait de nombreux prosélytes,
 Et cet astronome avait ses satellites,
 Brillant d'un reflet de son flambeau;
 Si bien que plusieurs, empressés à le suivre,
 Avaient doctement composé maint gros livre
 Pour s'approprier un champ si beau!...

Qu'étaient-ce, à côté, que les deux Amériques?...
 Et, bien entendu, ces astres chimériques
 Furent baptisés aussitôt nés...

Leur père était bien excusable, étant prêtre...
 — Ah ! comme il souffrit, quand il vit disparaître,
 Un jour, ces enfants infortunés !

(1) Nous avons indiqué, en tête du précédent n° de la *Revue*, que notre éminent et très regretté collaborateur M. G. Tarde s'était adonné à la poésie. Il avait là, comme dans tous les domaines où sa féconde ingéniosité s'était exercée, apporté des principes nouveaux. Notamment, il avait découvert des mètres et des rythmes originaux. La pièce inédite que nous publions ici en donne un exemple.

Il les aimait tant, ces globes illusoires!
 Tel qu'un matelot, dévot aux Vierges noires
 Que sa foi préfère aux Vierges d'or,
 Ces astres d'ébène avaient toute son âme;
 Et, peu soucieux des étoiles de flamme,
 Il couvait des yeux l'obscur trésor!...

Ah! quel deuil ce fut, quelle douleur profonde
 Quand vint Galilée anéantir ce monde
 Et de cet amour le détacher!
 Supposez Colomb, à son premier voyage,
 Voyant s'affaisser tout à coup le rivage
 Qu'il vient d'entrevoir, qu'il va toucher!

Il baissa la tête; il regarda la terre,
 Sombre, inconsolable en son deuil solitaire,
 Comme si pour lui rien n'était plus,
 Contemplant, au fond de son âme pensive,
 De ses chers défunts l'image toujours vive,
 Cherchant dans son cœur ses cieux perdus!

Et le printemps vint, qui reverdit la plaine,
 Et, paisiblement, s'étoilla sur sa peine
 La nuit pure, habile à consoler;
 Mais lui, repoussant leur visite importune,
 Devant leur beauté monotone et commune
 Sentait ses sanglots s'amonceler...

Etranger, d'ailleurs, aux souffrances publiques,
 Quand, autour de lui, protestants, catholiques
 Rallumaient leur guerre horrible à voir,
 Il rêvait; si bien qu'un beau soir, son village
 Ayant été pris, brûlé, mis au pillage,
 Il ne parut pas s'en émouvoir...

Il dit : « Qu'est cela? J'ai vu d'autres désastres!
 Mes cieux sont tombés! ils sont éteints, mes astres!
 Et ce n'était pas un ciel banal,
 Un ciel saupoudré d'étoiles moutonnières
 Qui, du même pas, dans les mêmes ornières,
 Vont portant, la nuit, leur vain fanal;

« Avec leur démarche agile et variée,
 Leur liberté noble à l'ordre mariée,
 Mes astres à moi, fils du plein jour,

Avaient la beauté d'une chose vivante,
Végétation délicate et savante,
Fleurs de la lumière et de l'amour!

« Car j'aurais voulu, d'une envieuse race,
Venger le soleil, purifier sa face,
Et je le voyais — songe trop court —
Pur, immaculé, dans l'azur tout en joie,
Flamboyer, tandis qu'en sa splendeur tournoie
L'élite des cieux faisant sa cour!

« Et ces premiers nés de son ardeur féconde,
C'étaient mon orgueil et ma gloire en ce monde!
Là j'avais placé tout mon espoir,
Là j'avais rêvé, pour mon âme amoureuse,
Le lieu du salut, la terre bienheureuse,
Pour l'éternité mon reposoir!

« Mais il m'abusait, mon rêve dérisoire!
Et tes ennemis, soleil, chantent victoire;
Et pareille à vous, astres trop chers,
Ma célébrité n'aura duré qu'une heure...
Et mon âme errante à présent, sans demeure,
Regarde en pleurant les cieux déserts! »

— Ainsi gémissait un soir — au bruit des armes
Qu'il n'écoutait pas — versant de chaudes larmes,
Ce savant, épris de son erreur;
Ainsi débordait sa douleur sans mesure...
Mais le calme enfin se fit sur sa blessure,
De sa guérison avant-coureur....

Relevant le front, et dans la plaine immense
Des cieux revoyant l'éternelle semence
D'où rien n'a germé que des douleurs,
L'immensité froide, avortée et plaintive,
Il reprit : « Voguez, sur votre mer sans rive,
Voguez, vaisseaux d'or chargés de pleurs!

« Riez, astres vrais, étoiles bien réelles
Aux yeux de l'enfant qui voit vos étincelles,
Aux yeux d'ignorance enveloppés!
Vous durerez certes un peu plus que mon songe
Mais, si vous comptez que ce jeu se prolonge
Éternellement, vous vous trompez!

Ne faudra-t-il pas enfin, Dieu de justice,
 Que le Mal, après le Beau, s'anéantisse ?
 Ne verra-t-on pas tous à leur tour
 Ces feux, incendie éternel et sans borne,
 Et jusqu'au soleil terni, maintenant morne,
 Mourant par degrés, s'éteindre un jour ?

« Il viendra ce jour, non d'aveugle colère,
 Mais de sommeil calme et de mort tutélaire,
 Où Dieu passera sa grande faux
 Sur la moisson blonde et fatale des mondes,
 Où, comme des monts engloutis sur des ondes,
 En paix dormiront les cieux, les maux !

« Où rien ne sera que la Pensée immense
 Qui, dans sa sagesse absorbant sa démence
 Trop longue, — et voyant Mal et Malheur
 Sous la majesté de son regard paisible,
 Dans notre Univers ne verra qu'un possible
 Et non le plus beau ni le meilleur.

« L'Impossible alors, incarné dans Dieu même,
 Le Parfait sera la Vérité suprême
 La réalité pleine et sans fin
 Faite de projets grands, extraordinaires
 D'amours sans espoir, d'astres imaginaires,
 De nobles efforts tentés en vain ;

De tout ce qui fut repoussé de la Vie
 Par l'envie haineuse et l'égoïsme impie,
 Et, comme le Christ, fut souffleté !...
 Voilà ce que Dieu rassemble en son essence ;
 Car, que serait-il, si ce n'est l'Impuissance,
 Étant la Raison et la Beauté ?

Car, que serait-il, si ce n'est la défaite
 Auguste, infinie, assistant à la fête
 Du mal rayonnant, gras et vermeil...
 A moins que, tranchant ce terrible problème,
 On ne prête aussi, par un nouveau blasphème,
 Des taches à Dieu, comme au soleil !

« Donc, retentissez, beffroi, canons, mitrailles ;
 Réglez, rois puissants, et gagnez vos batailles !
 Froids observateurs, écrasez-moi,

Fouillez la Nature, expulsez la Chimère !
La réalité pour nous seuls est amère
Mais consolons-nous, hommes de foi !

« Ils ont pris la terre et l'eau, mais l'air nous reste !
L'air libre, où vibrait la musique céleste
Du divin Platon, fou glorieux !
Et, quand la Science a passé, l'Art demeure,
Qui, dans le Ciel vide et sombre, où l'âme pleure,
Élève ses chants mystérieux ! »

G. TARDE.
